

Gisèle Fournier

Ruptures

roman



MERCURE DE FRANCE

l'extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

L'ORDRE SECRET DES CHOSES, nouvelles, HB Éditions, 1998.

NON-DITS, roman, Éditions de Minuit, 2000 (Folio n° 4093).

MENTIR VRAI, roman, Mercure de France, 2003.

PERTURBATIONS, roman, Mercure de France, 2004 (Folio n° 4410).

CHANTIER, nouvelles, Mercure de France, 2006.

RUPTURES

Gisèle Fournier

RUPTURES

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

© *Mercurie de France*, 2007.

Extrait de la publication

« Ce qu'il y a de bien quand on quitte un endroit pour un autre, c'est qu'on pense que le nouveau sera mieux. Mais il n'y a pas de solution, et on le sait, on sait que ce sera la même chose. Pourtant on a beau le savoir, savoir que tout sera fichu à peine aura-t-on mis pied à terre, on s'imagine que ce qui est nouveau sera différent. Le résultat, c'est que ce n'est ni nouveau ni différent. C'est exactement la même chose, un nouvel acte de la même pièce sur une autre scène. »

CARLOS LISCANO

... sa main ne tremble pas lorsqu'il pousse la porte entrebâillée, une de ces vieilles portes faites de planches noueuses, par endroits fissurées, reliées par des traverses déjointées qui, dira-t-il plus tard, laissent voir le jour et même deviner le mouvement oscillant des branches du figuier lors des matins venteux et, plus tard encore, celui des roses trémières qu'il plantera le long du mur de pierres sèches séparant le jardin de la route, une main ferme malgré les gonds qui gémissent, le heurtoir qui claque et d'où s'échappent des particules brunes, de la rouille peut-être qui se fond dans la poussière grisâtre recouvrant le sol. Dedans, une odeur de vieux. Comme dans cette maison où ses parents le traînaient, enfant, pour rendre visite à une vieille tante ou vieille cousine il ne sait plus, impotente, toujours postée derrière une fenêtre, la même, celle qui donnait sur la rue, la vieille tante ou vieille cousine imposante dans sa longue robe

noire, les cheveux blancs aux reflets mauves ramenés en couronne autour de sa tête, les épaules couvertes d'un châle en dentelle quelle que soit la saison, appuyée sur sa canne même lorsqu'elle était assise, donnant ses ordres à Céleste, la servante, qui boitait, se déhanchait, toujours affairée à préparer un mauvais café mêlé de quelques cuillerées de chicorée, à apporter la bouteille de cassis et la boîte en fer aux gâteaux rances, puis, au fil de l'après-midi, la charcuterie, le pain, le vin, de nouveau le café et les gâteaux rancis, ou encore dans la maison du vieux Thomas, cousin, grand-oncle, ami des grands-parents, il ne sait plus, ne se souvient que du vieil homme à la moustache lui mangeant le bas du visage sous son chapeau noir à larges bords, assis sur ce banc au fond de la cuisine, la journée durant, les mains croisées sur le bâton dont il ne se séparait jamais, ou, plutôt, affalé contre l'alcôve sur ce marchepied qu'il n'était plus nécessaire de cirer maintenant que la bonne, qui partageait son lit depuis la mort de sa femme, ne l'utilisait plus, comme chez Thomas, donc, et sa nouvelle épouse, qui ne boitait pas mais ne cessait, elle non plus, de s'affairer, à qui, lui, Thomas, continuait de donner des ordres, elle qui continuait de servir, baissant les yeux devant les membres de sa famille à lui, ou ses amis, là aussi le même café à la chicorée, les quelques gouttes de cassis, les biscuits, et, toujours, cette odeur de vieux, il

n'a jamais pu, dira-t-il plus tard, deviner d'où elle venait, des corps eux-mêmes, usés, avachis, racornis, ou de la maison, murs imprégnés de remugles de soupe, de tisane, de détergents, de médicaments peut-être, partout, dira-t-il, cette même odeur, pas celle de la pauvreté, non, celle de la routine, de l'étriqué, les restes qu'il fallait garder, la lumière qu'on n'allumait que lorsqu'il faisait nuit, le poêle que l'on faisait marcher seulement quand le vent s'engouffrait sous les portes ou que le gel s'agrippait aux carreaux. Et celle de moisi, lorsqu'ils sortaient les serviettes de table piquetées de taches grises, ou, peut-être, lorsque simplement ils bougeaient pour aller d'un coin à un autre. Ici aussi, cette odeur de vieux. Mais pas d'humide. Ni de renfermé. Plutôt une odeur sèche, âcre, quelque chose qui colle au palais, s'incruste au fond de la gorge. Des relents de suie et de pain pétri. De poussière. D'abandon. Dans le demi-jour, il ne distingue rien que des masses sombres, imprécises, hostiles. Il pose son sac, avance vers l'une des fenêtres. Les carreaux sont cassés. Des débris de verre gisent à terre. Il ouvre les volets. Un rai de soleil entre de biais. Il cligne des yeux quelques secondes puis s'accoutume à la lumière et découvre alors la vaste salle aux murs de pierre. Sur chacun d'entre eux, deux fenêtres, à l'exception du côté nord occupé par un escalier et une cheminée au contrecœur noirci, aux chenets en

partie dissimulés sous les cendres. Scellé au jambage droit, un croissant retient trois pincettes et un soufflet. Devant l'âtre, deux fauteuils défoncés. Près du foyer, un fourneau avec une casserole cabossée. Accrochées au mur, entre l'âtre et le fourneau, des louches, des écumoirs, des passoires de tailles diverses. Au milieu de la pièce, une table en bois, rectangulaire, au plateau couvert de multiples entailles. Par endroits, de petits amas de sciure, travail des termites, sûrement. Une ampoule nue pend du plafond soutenu par des poutres de bois sombre. Entre les deux fenêtres à l'ouest, face à la porte d'entrée, un buffet. Au-dessus, des étagères avec des assiettes ébréchées, des verres rayés, une carafe cerclée de traces verdâtres. Dans les tiroirs, des nappes, des serviettes, des brins de lavande séchée. Sur le côté sud, rien d'autre que deux fenêtres, mais il voit bien, au sol éraflé, qu'un meuble, commode, armoire ou vaisselier, a longtemps investi l'espace. Ce sol que de prime abord il a cru être de lattes grossièrement assemblées et qui se révèle formé de dalles carrées, à la surface inégale, dont les creux doivent retenir l'eau lors des grands nettoyages. Soudain, un craquement,

... pourquoi aurait-elle tremblé, ma main, alors que je savais bien, comme avait dit Pierre, que toutes ces maisons, depuis longtemps,

... une poutre, ou une lame du parquet là-haut, sûrement... Quoi d'autre. Pourtant sa main

se crispe et son bras se tend vers le sac, vers la poche où il a rangé son couteau qui, depuis quelques jours, lui sert à couper le pain, le fromage, les tomates, à étaler le pâté, il interrompt son geste, écoute, tendu, puis hausse les épaules, se redresse. S'avance vers l'escalier. Un nouveau craquement...

... que ces maisons étaient abandonnées. Mais Pierre est parti depuis si longtemps. Cependant, le soir où j'ai déplié la carte routière sur mon bureau, je n'ai pas pensé un seul instant qu'elles aient pu être rachetées, restaurées, je les voyais mortes, mortes à jamais, j'imaginai la barrière qu'il me faudrait pousser, elle grincerait et me laisserait au creux de la main et sur la pulpe des doigts une trace bleu-vert, ou brunâtre. J'ai avancé, monté les marches. Rien que le bruit de mes pas. Sur le palier, quatre portes ouvertes. Semi-obscurité, comme en bas. J'ai poussé les volets de la chambre de droite, celle qui donnait sur la façade. Sur la table de nuit, des fleurs dont ne restaient que les tiges, pétales bleuâtres desséchés tombés autour du vase sans eau. Matelas aux larges rayures brunes alternant avec d'autres, beiges, plus fines, piqué de place en place, marqué par le poids des corps qui en avaient fait usage. Laine, plumes, kapok, comment savoir. Dans un coin, une penderie, jupes et costumes suspendus à une tringle rouillée. Au fond, une paire de bottes, deux escarpins. Sur le

parquet, une descente de lit râpée. Rien d'autre. Sinon de la poussière, des toiles d'araignées, des colonnes de fourmis qui allaient de la fenêtre à la porte, de la porte à la fenêtre. Dans les autres pièces, mêmes matelas nus et armoires à glace aux battants dégonnés. Sur les étagères, de vieux draps, des serviettes de toilette. Quelques vêtements. Un papier froissé, page de carnet de comptes ou facture, on distinguait juste quelques chiffres sur la feuille jaunie. Et, toujours, cette odeur, l'odeur de ceux qui avaient vécu là si longtemps qu'elle s'était incrustée dans les murs, les planchers, la maison tout entière. Pourquoi n'avaient-ils pas tout vidé, emporté, j'étais sûr à présent que j'allais trouver des réserves de nourriture périmée dans les tiroirs, les placards de la cuisine, confiture riz légumes secs, peut-être même du sel, du sucre, de la farine dans les boîtes en faïence au-dessus de la cheminée, sur l'étagère recouverte d'un tissu à carreaux rouges et blancs défraîchi, et d'autres choses encore dans le grenier, le cellier. J'ai commencé à descendre l'escalier. Tout près, un nouveau craquement. Je me suis assis sur une marche. Lattes, poutres, solives, vieux meubles... tout ce bois qui jouait. Il faudrait m'y faire...

... comme j'avais fini par me faire à ces bruits, là-bas, dans cette maison que je ne reconnaissais pas, plus de barrière en bois vermoulu, de traces gris-vert dans la paume, de mousse s'émiettant

entre les doigts, mais un portail en fer, grand ouvert, plus d'évier en pierre ni de poêle aux cercles de fonte dont le tuyau rougissait lorsqu'il tirait trop, alors, saisissant vivement les pin-cettes, elle, la grand-mère, retirait bûches et tisons, les posait sur le sol dallé, prenait un chiffon et secouait le conduit, peu à peu il revenait à sa couleur normale, un gris métallique, argenté, une fois encore on l'avait échappé belle, elle enfournait de nouveau les bûches et les tisons refroidis, dans le corridor plus de balai de crin, de jonc ou de paille de riz, une maison étrangère à présent, cloisons abattues, tout modifié, disparu, ces placards de bois sombre, ces vitrines, ces fauteuils, je ne retrouvais rien de ce qui, longtemps auparavant, avait été la cuisine, désormais reléguée dans un réduit derrière l'une des portes fermées, rien que je puisse me rappeler, juste les murs, l'embrasure des fenêtres, la lumière d'une fin d'été, le clapotement de la pluie sur les feuilles du prunier, tout le reste changé, c'est à cela que je songeais, perdu parmi ceux qui, en bas, attendaient, tous ceux que je ne connaissais pas, ou ne reconnaissais pas, et les autres, cheveux maintenant grisonnants ou blancs, ridés, courbés, nous tous qui attendions, là, et puis, soudain, était-ce cela que nous attendions, ces craquements au-dessus de nos têtes, ces bruits de pas qui allaient et venaient, s'arrêtaient, reprenaient, je ne me souvenais pas que

le parquet grinçait autant, et, depuis, je pensais que non, je ne m'y étais pas fait, j'avais simplement tenté d'oublier, de faire comme s'ils n'avaient pas existé, ces claquements ces chuintements, je ne voulais me rappeler que le silence qui a suivi, tout cela n'existait pas, n'existerait jamais, alors que, dans ce silence même, je devinais qu'ils se concertaient du regard, là-haut, pour saisir les poignées tous ensemble, et, juste après, encore des pas, plus prudents cette fois, feutrés, puis la descente de l'escalier, nous tous écoutant sans vouloir écouter, rien n'a cogné contre les murs, contre la rampe, leurs visages figés, inexpressifs, lorsqu'ils sont passés entre la double haie que l'on formait choqués interloqués par cet objet insolite, déplacé, qu'ils portaient puis glissaient à l'arrière du fourgon, moi durant un instant ne comprenant pas ou, plutôt, ne voulant pas comprendre ce qu'ils faisaient là, ces quatre hommes vêtus de sombre, mais on était tous ainsi, costumes cravates vestes jupes, tout noir, anthracite ou marron, à part quelques jeunes aux blousons vert sombre, bordeaux ou bleu marine, la bruine tombait, la portière du fourgon a claqué, le chauffeur a démarré, il s'est arrêté en bas du chemin pendant qu'on regardait nos voitures, puis on a avancé, les chiens n'ont pas aboyé, eux qui d'habitude suivaient en jappant chaque véhicule, il bruinait, les prés les toits luisaient, je me demandais quand comment

avait-elle fait pour la première fois le chemin en sens inverse, si, dans la voiture, ou peut-être la carriole tirée par un cheval, ou un âne, elle avait eu le pressentiment de ce que serait sa vie, là, dans ce qui n'était pas même un village, juste quelques maisons groupées autour d'une fontaine et d'un four à pain, je songeais à elle qui, dans sa boîte, dodelinait de la tête peut-être, oscillait au gré des virages des nids-de-poule des bosses sur le goudron déformé tour à tour par le gel le soleil, et puis non, le capitonnage, de sa couleur préférée avaient-ils dit, devait limiter tout mouvement, l'entraver même, plus rien d'elle à présent ne se mouvait, une raideur que je ne pouvais imaginer dans mes muscles mes os mon sang mes cellules, dans tout mon corps qui vivait, raideur que, néanmoins, je tentais de me représenter, je regardais les crêtes, les vallées, les noisetiers qui brillaient, les hêtres, les frênes, les noyers, tout ce qu'elle ne verrait plus jamais. Et je songeais à ce qu'elle laissait, lettres, livres, revues, écrits intimes peut-être, factures, photos, vieux billets de train, coquillages rapportés de son seul voyage à la mer, tous ces trésors qu'elle avait gardés cachés au fond d'un tiroir, et ses vêtements, qu'allaient-ils en faire, ses enfants, de ses vêtements, les donner, les jeter, les enfermer dans une armoire jusqu'à ce que les arrière-petits-enfants, ou ceux d'après encore, ouvrent les portes et se demandent, en voyant les jupes

les tricots les chapeaux démodés, troués aux mites malgré les boules de naphthaline qui tomberaient rouleraient sous les commodes le lit les tables de nuit, se demandent, donc, à qui tout cela avait pu appartenir, et je pensais à cette odeur dans la maison, lourde, stagnante malgré la porte grande ouverte sur la douceur de cette fin d'été, pas d'arômes de confitures, de gâteaux sortis du four, de haricots verts fraîchement équeutés, mais, ce jour-là, quelque chose que rien, pas même des courants d'air, n'aurait pu chasser, et peut-être était-ce celle de l'accompli, du définitif, ou de ce qui allait bientôt l'être, que renfermaient ces maisons et promenaient ces corps vieilliss. J'ai essuyé la vitre. Prés. Ravins. Au loin, les montagnes qu'elle ne verrait plus. Après, il y a eu le curé en baskets sous sa soutane. Je me suis rappelé ces samedis de mon enfance quand elle briqueait les souliers, « les souliers de mes hommes » disait-elle, avant qu'ils aillent à la messe le dimanche, le chiffon dont elle frottait le cuir, l'odeur âcre du cirage qui laissait des traces noires sur ses doigts, le crissement de la brosse qui lustre les chaussures enduites, un de ses points d'honneur ces chaussures qui reluisaient, et lui, le curé, ne cessait d'écorcher son nom, de se tromper de prénom, je pensais au chien qui avait l'air perdu dans ce qui autrefois était la cuisine, au chat qui filait en rasant les murs, je fixais obstinément les deux

pétales de roses rouges tombés d'une gerbe pour ne pas voir cette corbeille où, le moment venu, chacun glisserait l'argent qu'il serait bien forcé d'y glisser, ostensor dans une main, billet ou pièces dans l'autre, cet argent que tous ceux du premier rang et peut-être même du second ne pourraient pas ne pas voir, vague nausée, léger vertige, les deux mains appuyées sur l'accoudoir du prie-Dieu, ce flottement pour me lever ou me rasseoir, regardant du coin de l'œil mes voisins pour voir ce qu'il convenait de faire, les chœurs qui chantaient faux, les reniflements, les bruits infimes de mouchoirs dépliés repliés froissés, les émotions regrets sincères, et les autres, puis, quelques instants plus tard, l'allée trempée, les herbes piétinées, tout ce marbre ce granit qui rutilaient, doublement les enfermer, qu'ils ne ressentent plus jamais ni le tendre ni le rude de la terre, j'ai entendu des coups sourds, un raclement, j'ai regardé la ligne de crête au loin, les prés les arbres qui brillaient, la route tout près, noire, qui scintillait, puis il y a eu ces mains mouillées, ces joues mouillées, ces murmures à mes oreilles, ou rien, juste ceux qui passaient devant moi et me dévisageaient, certains se demandant peut-être qui serait le prochain, puis le défilé a cessé, on est revenus devant l'ouverture béante, les boîtes se superposaient en ordre parfait, j'ai songé à ces draps rêches, à ces couvertures qu'elle empilait dans les armoires,

aux torchons méticuleusement repassés pliés au fond des tiroirs, j'ai relevé la tête, j'ai lu les noms gravés. Toutes ces vies finies qui gisaient là. De nouveau, ce raclement. On a quitté l'allée détrem-pée. La terre collait aux semelles. Un rayon de soleil a déchiré les nuages. On s'est dirigés vers les voitures garées au centre du village. Dans l'auto, la chaleur diffuse, la buée sur les vitres, balancement, oscillation...

... ballottement semblable, dira-t-il, à celui du train qui s'est ébranlé quelques années plus tard sur la voie d'une gare parisienne, lui restant un long moment debout dans le couloir, à regarder le soir tomber sur les grandes surfaces les hangars les entrepôts, à déchiffrer les enseignes déjà allumées. Peu à peu le train a pris de la vitesse, les zones industrielles et commerciales se sont espacées, ont disparu. Les nuages orange, puis roses, s'étiraient, le ciel tournait au mauve. Il traversait à présent de longues étendues plates d'où surgissaient, ici et là, de rares fermes, immenses bâtisses devant lesquelles stationnaient tracteurs, moissonneuses et autres machines agricoles dont il ignorait le nom, peut-être même l'existence. Au loin, la masse sombre des arbres. La nuit venue, il est allé s'asseoir. Seul dans son compartiment, il s'est tassé dans le coin fenêtre, sens de la marche, a déballé son sandwich, mâchonné distraitement le pain élastique et le poulet sans goût, regardant sans le voir son reflet

dans la vitre. Il a bu une gorgée d'eau. Secoué les bribes de salade tombées sur ses genoux. Est allé se laver les mains. La voiture était presque vide. Le train a amorcé un virage. Il s'est appuyé contre la paroi puis, de retour à sa place, s'est assuré que son sac était bien calé sur la grille métallique, a verrouillé la porte, tiré les stores côté couloir, éteint la lumière, et s'est de nouveau blotti dans l'encoignure. Le train fonçait. Visions fugitives de pièces éclairées, de silhouettes penchées sur un évier une table un plan de travail, assises en train de lire tricoter parler, comment deviner depuis ce train qui filait, filait vers quoi dira-t-il plus tard, lorsque, dans un demi-sommeil, ou, plutôt, l'ensommeillement succédant au réveil, le réveil à l'endormissement, au gré des arrêts, des annonces inaudibles, des coups de sifflet aigus du chef de gare, il tentait de se représenter ces maisons dont lui avait parlé Pierre, mais Pierre était parti depuis si longtemps, alors il rêvait, inventait il ne savait quoi au juste, les yeux mi-clos sur cette nuit noire trouée par les éclairs fuyants de lampadaires, par la lueur bleutée de la veilleuse. Après que le contrôleur eut frappé quelques coups légers contre la porte coulissante avec sa poinçonneuse et vérifié son billet, il avait ôté ses souliers, s'était allongé sur la banquette, bercement infime, bruit monotone cadencé des roues glissant sur les lacunes, à la lisière du sommeil et du

rêve, songeant à sa vie, à ce qu'il n'était pas ou plus en mesure de comprendre, à des choses insinifiantes aussi, pensées dans lesquelles s'insinuaient de temps à autre des colonnes de chiffres qui se déployaient, s'étiraient, caractères noirs sur des pages blanches, de long en large, de haut en bas, cases grisées lorsqu'il voulait attirer l'attention de ses lecteurs sur un point particulier, tableaux qui soudain se repliaient, s'enroulaient sur eux-mêmes, se redéployaient, cet effort, dans sa torpeur, pour repousser ce qui à présent ne signifiait plus rien, ou, plutôt, ce qu'il voulait désormais ignorer, spirales qui se tordaient se reformaient aussitôt, d'autres visions venant s'intercaler entre les lignes les ratios les pourcentages, et peut-être était-ce la difficulté d'occulter ces images, ou, seulement, de les éloigner, qui le tirait parfois de sa somnolence, plutôt que les éclats de voix dans le couloir, le vacarme des chariots et des diables poussés sur le quai d'une gare inconnue, le claquement des portières refermées, comment savoir dans ce qui n'était à présent ni sommeil ni rêve ni veille, mais un état incertain dont il émergeait lorsque le train s'arrêtait, pour y replonger jusqu'à l'ébranlement sourd du départ...

... son coude glisse de sa cuisse. Il vacille. Ouvre les yeux. Se demande un instant ce qu'il fait assis sur la marche d'un escalier. Regarde autour de lui, bâille, s'étire.

J'ai mis longtemps à m'endormir.

J'ai rêvé. De quoi, je ne sais pas.

Un rai de soleil vient frapper mon visage. Je me frotte les yeux. M'étire.

Des hommes passent sur le chemin tout proche. Ils parlent. Des mots que je ne comprends pas.

J'ai sûrement franchi la frontière.

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 5 juin 2007.
Dépôt légal : juin 2007.
Numéro d'imprimeur : 68299.*

ISBN 978-2-7152-2799-6/Imprimé en France.

152337